

L'EMBELLISSEMENT DES VILLES SELON VOLTAIRE

Sylvain Menant

Université Paris-Sorbonne – UMR 8599

Rappelons d'abord quelques lieux communs : on souligne volontiers que le philosophe des Lumières, de Fontenelle à Kant, est un bourgeois, c'est-à-dire un citadin qui lutte pour le triomphe des valeurs et des modes de vie de la bourgeoisie, des habitants des villes ; ainsi, l'épanouissement des villes, des grandes villes en particulier, correspondrait à son idéologie de classe. Voltaire est un bourgeois de Paris, Rousseau un bourgeois de Genève. La justification du luxe, l'éloge du commerce, la mise en valeur des vertus bourgeoises constituent des thèmes récurrents de la poésie et du théâtre : on citera *Le Mondain* de Voltaire, un poème de 1733 où un idéal de vie est décrit, païen et jouisseur, raffiné et dépensier, qui ne peut avoir pour cadre que la ville. Le bonheur suppose, dit ce texte retentissant, les théâtres, l'opéra, les fournisseurs du commerce de luxe, la multiplicité des salons et des promenades. On citera encore les *Lettres philosophiques*, où Londres apparaît comme le lieu exemplaire où peuvent se côtoyer et se connaître les religions, les peuples, les groupes sociaux, lieu de liberté et de pouvoir économique.

Mais ces textes, si frappants soient-ils, le sont surtout par leur caractère provocant, et ont été lus par les contemporains comme des paradoxes à bien des égards. Ce qui se dégage de la masse des écrits philosophiques, ou plutôt des écrits des philosophes, qui empruntent souvent au XVIII^e siècle les voies de la littérature, c'est un formidable procès de la ville. Ce procès représente d'abord la reprise d'une longue tradition culturelle, parfaitement acceptée, assumée, renouvelée par les intellectuels des Lumières. Les auteurs du passé les plus aimés, les plus cités, ce sont Horace, Boileau, La Bruyère ; la tradition satirique et moraliste est reprise par d'innombrables satiriques et moralistes modernes, et par une large part des romanciers. La ville est bruyante, sale, encombrée, fatigante, dangereuse, les Persans de Montesquieu, le jeune Jean-Jacques des *Confessions* découvrent Paris sous ses plus tristes aspects. Dans la ville moderne se rassemblent tous les plus misérables, chassés des campagnes, tous les plus vicieux qui peuvent s'y cacher dans un anonymat propice. Quand Candide vient à Paris, c'est pour s'y faire tromper, voler, y côtoyer l'escroquerie et la

209

REVUE VOLTAIRE N° 12 • PUPS • 2012

prostitution, tout comme à Venise. Le préjugé règne dans la foule des villes tout comme le vice ; les romans de Prévost ou de Rétif développent le thème de la perversion : Des Grieux, Saint Preux, le Paysan perversi et la Paysanne perversi de Rétif en sont l'illustration parmi cent exemples. Les modèles anglais du roman français encouragent d'ailleurs cette tendance. Sur le plan économique, les idées des physiocrates largement débattues suggèrent au moins l'idée que la ville est un lieu de dépense et de consommation, de gaspillage même, de ressources dont l'origine est exclusivement rurale. On pourrait développer à l'infini ce procès des villes, spécialement de la grande ville moderne, au XVIII^e siècle.

210 C'est dans ce contexte qu'il faut lire ce qui, dans l'œuvre de Voltaire, concerne l'urbanisme. Il s'agit moins, dans ces textes, d'une réflexion sur les réussites du passé ou du présent, ou bien du développement d'un projet de ville idéal proposé aux architectes ou aux hommes d'État, que d'un ensemble de remèdes à des maux sur lesquels tout le monde est d'accord. Ces remèdes ont certes un caractère pratique, utilitaire. Mais l'accent me paraît surtout mis sur les facteurs esthétiques. Avant d'être saine et commode, la ville doit être belle ; elle doit fournir à la vie de chaque jour un décor harmonieux, mais surtout exaltant et significatif : c'est en cela que l'urbanisme selon Voltaire (et selon nombre de ses contemporains) est d'abord art visuel.

Les deux textes auxquels chacun pense s'intitulent, de façon significative, « les embellissements » : ce sont *Des embellissements de Paris*, une brochure de 1749, et *Des embellissements de la ville de Cachemire*, qui date de 1749 ou 1756. Mais Voltaire s'exprime ailleurs sur cette question, dans ses contes en passant, dans un opuscule comme *Sur ce qu'on ne fait pas, et sur ce qu'on pourrait faire*, ou dans *Le Siècle de Louis XIV*. Je montrerai comment Voltaire part d'un urbanisme critique, pose les bases d'un urbanisme moderne et enfin comment cet urbanisme se définit comme un art visuel.

UN URBANISME CRITIQUE

On se souvient de la découverte que fait Babouc de Persépolis, au début du *Monde comme il va* : « Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux »¹. Le même effet est produit sur Candide, quand il arrive à Paris au chapitre XXII : « Il entra par le faubourg Saint-Marceau et crut être dans le plus vilain village de Westphalie »². Et quand le héros arrive à Venise, ville célèbre dans toute l'Europe pour la beauté de

¹ *Contes en vers et en prose*, éd. S. Menant, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1992, 2 vol., t. I, p. 91.

² *Ibid.*, t. I, p. 286.

ses monuments et la majesté de son urbanisme, pas un mot sur la ville. Le conteur préfère la critique à l'éloge. Il se situe ainsi dans une tradition littéraire très ancienne et très fournie, celle des satiriques latins, de Régnier, de Boileau surtout.

Lorsque Voltaire diffuse une brochure sur les embellissements de Paris, c'est un programme, on le verra. Mais c'est surtout un bilan sévère de tout ce qui rend Paris indigne de son rang en Europe. Sa sévérité rejoint celle de voyageurs étrangers qui ont laissé un récit de leur visite de la capitale, notamment des Anglais³, et elle peut être inspirée par son expérience de Londres, redessinée et reconstruite à neuf après le Grand Incendie⁴. Ce qui le choque, ce sont « les rue étroites et infectes », le manque d'eau potable ou courante, l'absence de marchés publics couverts. Ceci concerne l'hygiène et la « commodité ». Mais la critique s'étend aux églises. Dans *Des embellissements de la ville de Cachemire*, le bostangi, l'un des interlocuteurs de ce dialogue, trouve « qu'il était honteux de n'avoir pas un grand et magnifique temple semblable à celui de Pékin ou d'Agra »⁵. Et dans *Le Monde comme il va*, la première visite que Babouc fait est pour une église, présentée comme « un enclos vaste et sombre » dont le sol sert de sépulture aux morts, dans « une terre dont s'exhalait une odeur empestée », ce qui entraîne des « maladies pestilentielles »⁶. La conclusion est claire, avant d'être rectifiée par un rappel des monuments utiles et magnifiques que sa ville possède : « Ah ! la vilaine ville que Persépolis ! ». La raison de la laideur de Persépolis tient à l'ancienneté de son urbanisme. Les quartiers anciens, stupidement conservés, gâtent tout. Car, ajoute Voltaire, « malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers »⁷.

Dans *Des embellissements de Paris*, le pamphlet commence par un tableau des défauts de la capitale. Voltaire insiste encore sur le défaut des marchés modernes : « nous rougissons, avec raison, de voir les marchés publics établis dans des rues étroites, étaler la malpropreté, répandre l'infection, et causer des désordres continuels ». Mais il critique aussi les théâtres : « Nous courons aux spectacles, et nous sommes indignés d'y entrer d'une manière si incommode et si dégoûtante [...] de voir des salles si grossièrement construites [...] et d'en

3 Voir le témoignage, un peu plus tardif il est vrai, d'Arthur Young : il critique comme Voltaire la médiocrité des accès à la ville, l'étroitesse des rues, leur sol boueux, les difficultés de la circulation (Arthur Young, *Travels in France during 1787, 1788, 1789*, London, G. Bell, 1905, *passim*).

4 Le rapprochement est explicite dans *Des embellissements de Paris*, éd. M. Waddicor, OCV, t. 31B (1994), p. 218-219.

5 *Des embellissements de la ville de Cachemire*, éd. M. Waddicor, OCV, t. 31B, p. 251.

6 *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. I, p. 92. Cf. *Des embellissements de Paris*, OCV, t. 31B, p. 219 : « notre cathédrale gothique ».

7 *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. I, p. 91-92.

sortir avec plus d'embarras et de peine qu'on y est entré »⁸. Il regrette la rareté des places dans « des quartiers immenses ». On voit que le défaut majeur d'une ville comme Paris est la difficulté de circulation, le manque de perspectives, l'absence d'espace : préoccupation d'un urbaniste soucieux d'utilité. « Le centre de la ville », écrit Voltaire, « obscur, resserré, hideux, représente les temps de la plus honteuse barbarie »⁹.

Les critiques raisonnables de Voltaire conduisent à condamner sans pitié, et peut-être imprudemment, les quartiers anciens, les quartiers populaires, les monuments gothiques, un urbanisme teinté de Moyen Âge. La prose voltairienne appelle l'éloquente réponse que Hugo a placée en ouverture de *Notre-Dame de Paris* pour défendre une vieille ville qui vit dans ses souvenirs. Mais Voltaire ne développe pas beaucoup, en somme, son point de vue critique : il le considère comme acquis, et sans doute toute la société cultivée pensait-elle comme lui. C'est ce qu'il suggère dans les *Embellissements de Paris* : « on se contente d'en parler à table, de faire d'inutiles souhaits, ou peut-être des plaisanteries impertinentes »¹⁰. L'écrivain, lui, propose de passer à l'action.

LES BASES D'UN URBANISME MODERNE

Un projet, des moyens. Que faut-il donc faire ? Voltaire montre ses capacités d'homme d'État en dressant un programme, qui vaut pour Paris mais qui vaut aussi pour toutes les villes de quelque importance. La ville moderne doit comporter des portes monumentales, telles que l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, des ponts et des quais « superbes », des promenades plantées et aérées, telles que les Tuileries ou les Champs-Élysées. Elle doit contenir des monuments magnifiques et significatifs : « les palais bâtis à droite et à gauche » du fleuve¹¹, des institutions impressionnantes par leur immensité comme les Invalides.

De l'idéal de ville moderne, Voltaire tire inlassablement quelques éléments significatifs. Le premier est le dégagement des places. Les « carrefours irréguliers et dignes d'une ville de barbares, peuvent se changer en places magnifiques »¹². On remarque que l'effet produit – de magnificence – l'emporte sur l'utilité hygiénique ou la commodité pour la circulation de ces places. Elles expriment l'existence d'un pouvoir organisateur supérieur à celui de la routine ou des intérêts particuliers, et la majesté liée à ce pouvoir, suggérée par le choix du mot

⁸ *Des embellissements de Paris*, OCV, t. 31B, p. 213-214.

⁹ *Ibid.*, p. 216.

¹⁰ *Ibid.*, p. 233.

¹¹ *Le Monde comme il va*, dans *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. I, p. 93.

¹² *Sur ce qu'on ne fait pas, et sur ce qu'on pourrait faire*, éd. D. Williams, OCV, t. 28B (2008), p. 91.

« magnifique ». Le même élément d'urbanisme, des places monumentales, est repris dans les *Embellissements de Paris*, qui demandent « des places publiques »¹³ et les *Embellissements de la ville de Cachemire* donnent la parole à un bostangi qui « désirait en vain des places »¹⁴. Le modèle de la politique à conduire est « la place des Victoires », créée par « un seul citoyen, qui n'était pas fort riche, mais qui avait une grande âme »¹⁵.

Le second élément de l'urbanisme voltairien est l'amélioration et la mise en valeur des théâtres, « les salles destinées aux jeux publics », comme les désigne le même bostangi. « Il faut [...] des salles de spectacles », exige encore l'éloquent pamphlétaire des *Embellissements de Paris*¹⁶ ; et ailleurs Voltaire insiste sur la dignité que doivent avoir façades et accès des théâtres, ces « salles, où le peuple se rassemble pour entendre ce que l'univers doit admirer »¹⁷. Elles doivent présenter « proportion [...], grandeur [...], magnificence ». C'est que dans la ville elles sont le lieu où souffle l'esprit et où, selon la pensée bien connue de Voltaire, la société apprend à penser et à sentir juste – le substitut moderne de la cathédrale.

Le troisième élément nécessaire, ce sont des fontaines, des « fontaines publiques » ; il faut des fontaines, répète le bostangi¹⁸. « Nous n'avons que deux fontaines dans le grand goût, et il s'en faut bien qu'elles soient avantageusement placées », dit le Parisien des *Embellissements de Paris*¹⁹ : il faut les multiplier et les faire jaillir en abondance. C'est que l'eau qui jaillit n'est pas seulement nécessaire à toutes sortes d'usages, elle est le signe de la maîtrise que le pouvoir politique a acquise sur un des éléments naturels les plus précieux. La vue des fontaines jaillissantes – pourvu qu'elles soient « avantageusement placées » – concourt au message que la ville ne doit pas cesser de diffuser pour ses habitants et pour ses visiteurs.

À cette triade significative de l'urbanisme voltairien s'ajoutent, selon les textes, des éléments complémentaires : portes monumentales, bâtiments publics magnifiques, ponts et quais, belles demeures des principales familles. Mais tous ces éléments ont en commun avec les précédents de joindre à l'utilité (ou à une certaine utilité) une magnificence évidente. L'embellissement des villes obéit à des mobiles utilitaires et esthétiques, mais surtout à un plan médité de prise de

13 *Des embellissements de Paris*, OCV, t. 31B, p. 215.

14 *Des embellissements de la ville de Cachemire*, OCV, t. 31B, p. 252.

15 *Des embellissements de Paris*, OCV, t. 31B, p. 213.

16 *Ibid.*, p. 217.

17 *Sur ce qu'on ne fait pas...*, OCV, t. 28B, p. 91.

18 *Des embellissements de la ville de Cachemire*, OCV, t. 31B, p. 252.

19 *Des embellissements de Paris*, OCV, t. 31B, p. 214-215. Voir aussi *Sur ce qu'on ne fait pas...*, OCV, t. 28B, p. 91.

conscience politique. À certains égards, ce plan rencontre le dessein de l'*Esprit des lois*, tel que Montesquieu le définit dans sa préface : donner à chaque citoyen une vision plus claire du système dans lequel il vit.

Par quels moyens réaliser ce plan ? Cette question, à vrai dire, occupe plus de place dans les textes de Voltaire qui nous occupent que la liste des travaux à entreprendre. Je les résume : l'impôt, le travail forcé des mendiants et des pauvres gens, la suppression des jours de fête pour la main-d'œuvre utile, la bienfaisance. Il faut « obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres »²⁰. La dépense attachée aux travaux d'intérêt général ne mobilisant que des bras et des matériaux français, l'argent circule simplement dans le royaume et la France ne s'appauvrit pas. Mais surtout, il faut la volonté. Le titre de l'opuscule où Voltaire résume le plus nettement ses idées est expressif : « ce qu'on ne fait pas et [...] qu'on pourrait faire ». Et le philosophe commente : « Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête et des mains, et on vient à bout de tout. [...] Il ne [n]ous manque donc que la volonté »²¹. Les grands travaux préconisés par l'urbanisme voltairien révèlent, dans leur accomplissement, le pouvoir de l'homme et le rôle bienfaisant du grand monarque, qui décide et contraint. Encore faut-il que le philosophe l'ait inspiré. C'est ce que souligne l'anecdote qui sert de conclusion à *Sur ce qu'on ne fait pas, et sur ce qu'on pourrait faire*. Un citoyen romain a écrit un mémoire sur les embellissements à réaliser, qui est lu au consul, détenteur du pouvoir, pendant un souper.

Le consul ne dit mot, et demanda à boire [...] la conversation roula sur la sève du vin de Falerne, sur le montant du vin de Cécube ; on fit l'éloge d'un fameux cuisinier ; on approfondit l'invention d'une nouvelle sauce pour l'esturgeon, on porta des santés ; on fit deux ou trois contes insipides, et on s'endormit. Cependant le sénateur Appius, qui avait été touché en secret par la lecture du mémoire, construisit quelque temps après la Voie Appienne ; Flaminius fit la Voie Flaminienne ; un autre embellit le Capitole ; un autre bâtit un amphithéâtre ; un autre des marchés publics. L'écrit du citoyen obscur fut une semence qui germa peu à peu dans la tête des grands hommes²².

UN ART VISUEL

On a cité déjà cette évocation, dans *Le Monde comme il va*, de l'entrée à Paris qui « offensait les yeux ». Certes, Voltaire n'oublie pas l'hygiène et la « commodité », selon le terme qu'il emploie sans cesse, mais le critère suprême

²⁰ *Des embellissements de la ville de Cachemire*, OCV, t. 31B, p. 259.

²¹ *Ibid.*, p. 256.

²² *Sur ce qu'on ne fait pas...*, OCV, t. 28B, p. 92.

de l'urbanisme louable, c'est qu'il satisfait les yeux. Le geste bienfaisant est celui qui révèle le visage caché de la ville, qui met en lumière les beaux monuments et les façades significatives : « il faut élargir les rues [...], découvrir les monuments qu'on ne voit point, et en élever qu'on puisse voir »²³. Voir est le mot-clef de l'urbanisme voltairien. Plus que la fonctionnalité des éléments urbains, c'est le spectacle qu'ils offrent qui importe. Car il ne donne pas seulement du plaisir aux habitants et aux visiteurs, mais aussi le sens de l'organisation qui sous-tend l'ensemble complexe où les hommes, de plus en plus nombreux, trouvent leur place. Les exemples que donne Voltaire sont à cet égard significatifs. Ce qu'il faut attaquer en priorité à Paris, ce sont les constructions sans intérêt qui masquent la façade du Louvre, telle que Perrault l'a conçue au service du pouvoir et de l'ordre monarchiques, message majestueux qui doit pénétrer les passants et les visiteurs d'un profond respect pour l'autorité du roi. Voltaire écrit, dans les *Embellissements de Paris* : « On passe devant le Louvre et on gémit de voir cette façade, monument de la grandeur de Louis XIV [...] cachée par des bâtiments de Goths et de Vandales »²⁴. Il insiste sur le sens de cette façade dans *Le Siècle de Louis XIV*²⁵ : il la nomme « un des plus augustes monuments d'architecture qui soient au monde »²⁶. Le mérite de Claude Perrault est d'avoir exprimé dans sa colonnade un message politique : la grandeur et le pouvoir du roi de France, dans la conception de la monarchie moderne qu'a imposée Louis XIV, sont sans proportion avec le statut des sujets et des autres princes. « Aucun palais de Rome n'a une entrée comparable à celle du Louvre »²⁷. La beauté du monument tient à la plénitude de sa signification. L'embellissement de la ville consiste d'abord à faire apparaître ce qui fait sens, à dégager de l'agglomération confuse les signes de l'ordre et de l'harmonie qu'assure le pouvoir et sur lesquels repose la société. En développant ce point de vue, Voltaire se montre pleinement fidèle à une esthétique qui a triomphé au Grand Siècle, sous l'impulsion de Louis XIV. Il s'agit de créer les éléments d'une mise en scène qui concentre les regards sur le lieu où réside le pouvoir et manifeste la maîtrise dont il dispose sur les bâtiments durables, les éléments et la population. Cette analyse peut s'appliquer à ce que Voltaire nomme, à maintes reprises, le caractère « magnifique » que doit avoir la ville et ses monuments. La pensée politique de l'écrivain nourrit ses vues sur l'embellissement des villes, tout autant que le souci de l'hygiène ou de la « commodité ».

²³ *Des embellissements de Paris, OCV*, t. 31B, p. 217.

²⁴ *Ibid.*, p. 213.

²⁵ *Le Siècle de Louis XIV*, éd. S. Menant et J. Hellegouarc'h, Paris, Librairie générale française, coll. « Bibliothèque classique », 2005, p. 751.

²⁶ *Ibid.*, p. 683.

²⁷ *Ibid.*, p. 684.

Cette prééminence du visuel est propre à susciter la surenchère imaginaire. Ce que les villes réelles ne fournissent que partiellement, imparfaitement, les villes imaginaires vont le proposer au lecteur, puisque la littérature est le lieu où les rêves prennent le plus facilement corps. On songe naturellement à Babylone, celle de *La Princesse de Babylone*. Le roi de la cité a réalisé le projet voltairien, et il ne s'est pas contenté d'hériter d'une ville bâtie depuis « plus de trente mille ans » : « il l'avait embellie »²⁸. Si le conteur ne décrit pas, au grand regret du commentateur, ces embellissements, il s'attarde sur la disposition significative du palais, construit « à quelques parasanges de Babylone ». Non seulement cette mise à distance exprime la nature différente du souverain qui l'habite et sa suprématie, mais le palais est construit sur une « plate-forme [...] entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur » qui suffirait à marquer le caractère inaccessible du roi ; et cette balustrade « portait les statues colossales de tous les rois et de tous les grands hommes de l'empire »²⁹ : à leur tour ces effigies démesurées disent clairement à la vue la grandeur (au sens moral et politique) de la dynastie et de ceux qui l'ont illustrée. Tout ce dispositif imaginaire (même s'il est inspiré par les évocations antiques) exprime donc un message politique comparable à celui que la colonnade du Louvre et les places royales parisiennes doivent émettre selon Voltaire.

À l'autre extrémité de l'échelle des valeurs voltairiennes, on trouve dans *Candide* une allusion à un urbanisme « infâme », pour reprendre le fameux adjectif. Il s'agit, on s'en doute, de la réduction jésuite. Elle n'est, on s'en souvient, qu'à peine évoquée dans le chapitre XIV, mais on est frappé des silences de Voltaire, quand on compare cette évocation aux récits et descriptions que connaissaient les contemporains, et qu'ont étudiées de près, tout récemment, Girolamo Imbruglia, François Dorel et Laetitia Norci Cagiano³⁰. Il ne décrit pas les habitations bien rangées des Indiens, la chapelle, l'organisation parlante des lieux, pourtant conformes à son idée d'une ville bien conçue et à ses projets pour Ferney. Il suggère seulement une organisation sommaire, où coexistent sans vues d'ensemble les champs où les Indiens travaillent et mangent au soleil, et la délicieuse « feuillée », jardin ombragé où se retire le colonel jésuite pour déjeuner agréablement. Agglomération sans autre dessein que de créer un lieu de pouvoir au service du confort des jésuites, la réduction est privée d'un statut politique visible, que seul un urbanisme expressif peut révéler. Mais aux yeux de Voltaire, les jésuites, au Paraguay, n'ont rien construit.

²⁸ *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. II, p. 141.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Voir leurs articles dans S. Menant (dir.), *Les Amériques des écrivains français*, Genève, Droz, 2011, coll. « Travaux de littérature », p. 93-128.

On peut se demander, au-delà de cette version polémique des préoccupations urbanistiques de Voltaire, si l'insistance mise sur l'aspect nécessairement visuel des projets d'embellissement des villes ne couvre pas, ou ne révèle pas, plutôt, un secret découragement. Voltaire ne s'est sans doute jamais dégage des préjugés qui condamnent la ville, bien qu'il ait vécu au temps d'une grande expansion urbaine et d'un brillant progrès de l'urbanisme. On peut faire parler la ville par la disposition des rues, des places et des monuments. Mais on ne peut pas vraiment y trouver la sérénité et le bonheur, vieux lieu commun que le poète imprégné de Virgile et d'Horace remâche et médite jusqu'au dernier jour. Si les façades et les espaces sont si importants, c'est qu'ils font croire à un ordre heureux, ou tourné vers le bonheur, mais la ville ne tient pas cette promesse. C'est le décor d'un théâtre du pouvoir, et il mérite à cet égard aux yeux de Voltaire toute l'attention des décideurs et les sacrifices du peuple. Mais la pensée de Voltaire sur l'embellissement des villes est toute imprégnée de l'esthétique baroque qui, au fond, est toujours la sienne.

On dira que c'est par dépit d'être exilé loin de Paris que le poète du *Mondain* finit par refuser l'enthousiasme de ses contemporains pour la vie urbaine et son cadre en plein renouvellement. Je pencherai pour des causes plus lointaines et plus constantes. Pococurante n'est sans doute pas l'incarnation d'un idéal parfait, du moins offre-t-il le modèle d'un aboutissement de la civilisation. Or, Pococurante ne vit pas au centre de Venise : il est retiré dans son palais, entouré de jardins, au bord de la Brenta³¹. Mais combien d'autres figures des contes font rêver d'une retraite paisible loin des villes ! Le vieillard, à la fin du même *Candide*, « qui prenait le frais sous un berceau d'orangers », déclare : « jamais je ne m'informe de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive »³². La ville n'est plus le discours sublime du pouvoir moderne et de la machine sociale ; elle est réduite à sa fonction économique. Le lieu de l'avenir, dans cette perspective de résistance à la modernité, est plutôt le château, où se retrouvent, dans la vérité des cœurs, des êtres choisis, et dont les terres, alentour, produisent la vraie richesse.

En conclusion, je soutiendrai l'idée que la ville, pour Voltaire et sans doute pour la plupart des philosophes français des Lumières, même corrigée, même moralisée, même organisée, même maîtrisée, reste un pis-aller, un lieu de vie plutôt subi que choisi. Si l'urbanisme est un art, c'est au sens où la médecine est un art. Le lieu choisi, le vrai triomphe de l'architecture, c'est le château à la campagne, lieu philosophique par excellence, substitut idéal et parfait

³¹ *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. I, p. 295.

³² *Ibid.*, p. 312.

de la ville réelle et toujours imparfaite. C'est ce que souligne avec éclat la longue évocation du château de Clarens dans le grand roman de Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* ; c'est ce que développent les commentaires de Voltaire sur son remodelage du château de Ferney où il a fini sa vie. Le château, comme la ville, mais mieux que la ville, permet la synthèse de la sociabilité et de la solitude féconde, la rencontre des arts, l'établissement et le respect de la hiérarchie sociale, l'exercice d'un pouvoir raisonnable, avec son théâtre et sa bibliothèque, son seigneur et ses amis, ses domestiques et ses paysans, ses innovations agricoles et sa suffisance économique. En même temps qu'il est vecteur de progrès, le château voltairien permet de renouer avec la tradition séculaire du « bon ménager » : en assurant le triomphe des valeurs anciennes passées au feu purificateur de la critique rationaliste, le château moderne évite la menace de la décadence. Condamné à la ville moderne, si commode et si magnifique soit-elle, le philosophe moderne rêve encore d'en sortir.